

REVISTA 
PORTUGUESA
de HISTÓRIA
tomo XXVI 



 **COIMBRA 1991**
FACULDADE de LETRAS 
da UNIVERSIDADE de COIMBRA
INSTITUTO de HISTÓRIA ECONÓMICA e SOCIAL

M I S C E L Â N E A

MANUSCRITS NON DATÉS AU PORTUGAL CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU PROBLÈME*

«*Scribere qui nescit nullum putat laborem*»

(Bibliothèque Publique et Municipale de Porto, *Santa Cruz*, ms. 30, final du colophon)

Le thème dont nous avons fait choix pour ce Colloque n'a rien de nouveau, ni comme objet de prédilection de nôtre recherche personnelle, ni comme préoccupation générale de ce Comité (1).

Des espèces paléographico-diplomatiques soulevant aux spécialistes le plus de difficultés, nous plaçons en tête les fragments (2),

* Este trabalho foi apresentado em Roma, na Biblioteca do Vaticano, aquando do *IX^e Colloque International de Paléographie Latine* (20-22 sept., 1990), no qual participámos com bolsa, de curta duração, concedida pelo Centro de História da Sociedade e da Cultura da Universidade de Coimbra (INIC). Para aquele efeito, solicitámos ao nosso colega, Dr. Pierre Jourdan, a tradução do texto português para a língua francesa. Muito amavelmente, e não menos com elevada competência e saber, acedeu ao nosso pedido, pelo que lhe expressamos, aqui, o nosso mais vivo reconhecimento.

O Nous nous référons ao Catalogue des manuscrits datés en écriture latine, entreprise fondamentale que ce Comité n'a cessé de soutenir depuis de nombreuses années. Monique Cécile-Garand a fait le point de la situation ("Le catalogue des manuscrits datés: bilan et perspectives", *mPaléographie 1981 - Colloquium des Comité International de Paléographie*, München, 15-18. September 1981, München, 1982, pp. 25-29.

O Il est connu que la plupart des fragments conservés dans les Archives et Bibliothèques européennes, et particulièrement au Portugal, proviennent de la destruction délibérée des manuscrits, liturgiques et musicaux dans leur majorité. L' homme, à toutes les époques, par manque de connaissances, idéologie politique ou confession religieuse, ou simplement par négligence et désintérêt, a réduit des centaines et des centaines de manuscrits à l'état de feuilles volantes, sinon de petits fragments. Au Portugal, on s'en est postérieurement servi comme opisthographes (voir, par exemple,

les faux ⁽³⁾ et les manuscrits non datés. Les premiers, produit essentiellement de l'incurie et de l'ignorance d'hommes dont plus personne aujourd'hui ne se risquerait à contester la valeur culturelle ⁽⁴⁾, sont aussi, la plupart du temps, non datés. Les apocryphes, comme le mot même l'indique, sont des documents contrefaits en vue de provoquer des effets déterminés à une date et dans un domaine donnés — politique, économique, social ou religieux ⁽⁵⁾. Ils sont par nature non datés puisque la date de temps et de lieu qu'il

T.T. — Coleção Especial, monastère de Pendorada, m. 12, doc. 16 et doc. 20; référence chez J. Maitoso, *L'Abbaye de Pendorada des origines à 1160*, Coimbra, 1962, pp. 88-89) ou, plus fréquemment, comme couvertures de livres des XVI^e et XVII^e siècles — ou pour renforcer les reliures. Sur quelques aspects de cette réalité, voir A. M. Mundó, "Comment reconnaître la provenance de certains fragments de manuscrits détachés de reliures", in *Codices Manuscripti*, 11, 1985.

⁽³⁾ Les faux ne sont pas, non plus, le monopole d'un pays ou d'un autre. S'il en existe beaucoup au Portugal, ils n'atteignent assurément pas un chiffre aussi élevé que les fragments et les non-datés. Ils se présentent généralement sous la forme de chartes. Nous renvoyons à l'importante contribution que la Commission Internationale de Diplomatique a apportée à cette question en lui consacrant cette année quelques jours au 17^e *Congres International de Sciences Historiques*, réalisé à Madrid du 27 août au 2 septembre. Les Professeurs Isaías da Rosa Pereira, José Marques et Maria Helena da Cruz Coelho y ont présenté un travail sur: "Les chartes fausses au Moyen Age portugais".

⁽⁴⁾ C'est du début du XIX^e siècle que datent les premières manifestations attestant une reconnaissance de la valeur des fragments de manuscrits. Toutefois, il fallut attendre le milieu de notre siècle pour que la question suscite davantage d'intérêt. Je ne peux omettre ici la référence au monumental travail effectué dans ce domaine par le Professeur Avelino de Jesus da Costa. Il a inventorié près de mille cinq cents (il va de soi que ce chiffre est aujourd'hui déjà désactualisé) fragments médiévaux, conservés en quarante-six Bibliothèques et Archives portugaises, qui servaient de couvertures à des livres du XV^e et du XVI^e siècles ("Fragmentos preciosos de códices medievais", tiré-à-part de *Bracara Augusta*, I, Braga, 1949). Non moins considérable fut le relevé de fragments de codex wisigothiques, de la Monarchie de Léon, opéré par le Professeur Manuel C. Díaz y Díaz (*Codices Visigóticos en la Monarquía Leonesa*, Madrid, 1983, pp. 353-480). En ce qui concerne la Catalogne, il convient de ne pas oublier les nombreux travaux de Jesus Alturo Perucho dont nous détachons "Els estudis sobre fragments i Membra Disiecta de Còdexs a Catalunya. Breu estat de la qüestió", in *Revista Catalana de Teologia*, XIII/2, 1988, pp. 431-450. Des travaux similaires ont fait leur apparition en Belgique, France, Hongrie et autres pays comme nous l'indique l'article.

⁽⁵⁾ Les principales études de fausses chartes menées jusqu'à présent au Portugal montrent bien les objectifs, notamment de suprématie religieuse et culturelle, qui y étaient recherchés. Nous nous référons, entre autres, aux *Estudos de Diplomática Portuguesa I - Documentos falsos de Santa Cruz de Coimbra (s. XII e XIII)*, Lisboa, 1932, de Rui de Azevedo et "Les faux de la Cathédrale et la crise à Coimbra au début du X^eUe siècle", tiré-à-part de *Mélanges de la Casa Velazquez*, t. 10; Paris, 1974, pp. 77-98, de Gérard Pradalié.

leur arrive éventuellement de porter ne correspond, presque jamais, à celle de leur fabrication. Evoquons enfin les manuscrits non datés, codex complets (copies ou originaux), ne présentant aucun élément qui permette de les situer dans l'espace ou dans le temps (6).

Cette dernière espèce, à un degré qui varie naturellement selon le pays, apparaît, entre autres, en Espagne et en France, en Italie et en Allemagne tout comme—et cela n'est pas sans signification—chez nous, au Portugal. La date de temps et de lieu a été omise dans les manuscrits liturgiques ou littéraires, dans les chartes des souverains ou des particuliers et cela, tout porte à le penser, plutôt entre le IX^e et le XIII^e siècles.

Pour le copiste ou le "notaire" du IX^e ou du XII^e siècles, quel sens pouvait revêtir l'acte de dater un manuscrit, une charte de change et autres écrits qu'il copiait ou rédigeait? La précision de temps et de lieu était-elle de la même importance pour de copiste d'un livre d'heures, ou d'une bible, que pour le *scriptor* d'un testament? Aux yeux des *scriptores*, moines ou clercs dans leur grande majorité, quelle valeur le temps et l'espace pouvaient-ils représenter? Enfin, l'acte de dater constituait-il une habitude personnelle, une nécessité ou une clause juridico-formelle? (7)

Sur les falsifications modernes (XVI^e et XVII^e s.) de chartes royales, voir *Documentos Medievais Portugueses, Documentos Régios*, introdução diplomática e notas de Rui Pinto de Azevedo, vol. 1,1,1, Lisboa, pp. 495-512.

(6) Rappelons cependant qu' il existe des mss dont les dates, comme nous le constatons de nos jours, sont fausses du fait qu'ils exigent, tout comme les non-datés, une analyse conduisant à l'attribution d'une date correcte, critique ou approximative.

O Que l'indication de la date chronologique, année et jour, ait été considérée comme un élément de validation des chartes, à telle enseigne que son absence ait pu être interprétée comme un signe d'inauthenticité, nous le savons par des témoignages des XI^e et XII^e siècles (Francisco Gimeno Blay, *Las llamadas ciencias auxiliares de la historia: ¿Errónea interpretación?*, Zaragoza, 1986, pp. 26-28). De la même façon, une formule figurant dans un manuscrit attribué à l'évêque D. Paio de Oviedo (1101-1129) comporte l'inclusion de la date de temps et de lieu (A. Marichalar y Cayetano Manrique, *Historia de la legislación y recitaciones del Derecho civil de España*, t. II, Madrid, 1861, p. 48). Aj outons encore que le règlement des notaires (1305, Janvier, 15), inclus au *Livro das Leis e Posturas*, stipule à l'article 16 l'obligation d'accompagner l'acte de la date de temps et de lieu: "Item deve a poer senpre no stromento o dia e a era en que foram feytos antre as partes e os logares en que foram fechos" (*Livro das Leis e Posturas*. Leitura paleográfica e transcrição de Maria Teresa Campos Rodrigues, Lisboa, 1971, p. 63).

Trahissait-il une mentalité donnée et se modifiait-il selon la catégorie diplomatique des actes écrits? Il est facile d'interroger les chartes et les manuscrits, de leur "donner vie", de leur poser des questions: d'où viens-tu? quand et qui t'a écrit? (8).

Plus difficile est de répondre. Mais portons notre attention sur les manuscrits. Le nombre élevé de manuscrits non datés (9) nous amène à conclure que l'enregistrement de la date était, sans aucun doute, d'un caractère tout à fait secondaire. Il en allait de même, d'ailleurs, de l'indication du nom de l'auteur matériel. Il existait assurément un rapport étroit entre ce comportement et la mentalité des ecclésiastiques, en particulier des moines copistes, entre le IX^e et le XIII^e siècles. Leur temps était marqué essentiellement par la succession inexorable des heures canoniques (10). C'était là la principale mesure chronologique, naturelle aussi bien que professionnelle. Le jour du mois, de la semaine, l'année elle-même étaient, en effet, soumis à ce "temps religieux". A cela s'ajoute que la copie ou l'élaboration des manuscrits ne s'accommodait pas avec le compte des heures. Nous savons combien ce travail était pénible et lent. Il n'était pas rare de le voir se prolonger de nombreux mois, sinon des années, avec cependant parfois des interruptions et des changements de main (11). Des colophons, partie des manuscrits où — si elles existent — se trouvent les données chronologiques, nous

(8) Selon la formule de Charles Samaran: on considérera le document comme un être vivant auquel on posera des questions, ("Préface", in *Codicologica*, I, Leiden, 1976, pp. 9-10).

(9) Des 110 manuscrits, sur parchemin et écrits entre le XII^e et le XV^e s., appartenant au monastère de Santa Cruz de Coimbra, douze seulement sont datés. Leur graphie et leur décoration ont été l'objet d'une analyse, au dernier colloque de ce Comité, par le Prof. Isaías da Rosa Pereira, "L'écriture et la décoration de quelques mss du XII^e et XIII^e siècles provenant du monastère de Santa Cruz de Coimbra", in *Actas del VIII Coloquio del Comité Internacional de Paleografía Latina (Madrid. Toledo 29 Sept.-1 Oct.)*, Madrid, 1990, pp. 203-208.

(10) Sur quelques aspects du "temps de l'Eglise" opposé au "temps du marchand" voir surtout Jacques Le Goff, *Para um novo concedo de Idade Média; tempo, trabalho e cultura no ocidente*, trad. de Maria Helena da Costa Dias, Lisboa, 1979, pp. 43-73.

(11) Quant aux mss écrits au cours des ans par diverses mains, nous en avons quelques exemples dans l'ouvrage de Manuel C. Díaz Díaz, *Códices Visigóticos en la Monarquía Leonesa*, p. 299 sqq).

ne retirons rien qui signale le besoin d'inscrire une date. Aussi nombre d'entre eux en sont-ils dépourvus. Nous en retirons bien plutôt l'idée que ce qui tenait au cœur du copiste ou du *scriptor*, ce n'était pas tant de noter où et quand il avait achevé son travail que, par dessus tout, de solliciter de Dieu ou de la Vierge, à qui grâce était rendue, une récompense spirituelle ou matérielle pour la tâche exécutée (12).

Nous pensons donc que dans le cas des manuscrits l'inclusion de la date dépendait, non seulement de la mentalité, mais des habitudes, voire de la complexité culturelle du *scriptor*. Pour ce qui est des chartes, il nous semble que la situation était un peu différente. Rappelons, en premier lieu, et en termes généraux, que le nombre de chartes non datées est sensiblement inférieur (13). L'existence de clauses juridico-formelles est certaine, mais on ne s'y conformait pas toujours. La documentation particulière produite au Portugal (XI^e - XII^e s.) montre que la préférence allait seulement à quelques-uns des éléments de datation: l'année et le mois ou l'année, le mois et le jour. La référence au jour de la semaine est exceptionnelle (14). Aucune charte ne porte de date topographique. Il nous est peut-être permis d'en déduire que la catégorie diplomatique de l'écrit pouvait déterminer la présence ou l'omission de données chronologiques.

Les manuscrits et les chartes, bien qu'écrits de la même main, s'opposent sous divers aspects. Le caractère fonctionnel de l'écriture est, dans le premier cas, idéologico-esthétique et, dans le

(12) Voir des exemples dans le *Catalogue des colophons des manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle*, 6 vol., Fribourg, 1965-1982. Nous attendons avec le plus grand intérêt la thèse de L. Reinhout, *La mentalité des copistes d'après les colophons des manuscrits latins, IX^e-XVI^e siècles*.

(13) Disons, pour donner un exemple, que des 840 chartes originales écrites au Portugal, en wisigothique de transition vers la Caroline, entre 1054 et 1172, dix seulement (1,1%) sont sans date explicite (Maria José Azevedo Santos, *Da visigótica à Carolina— a escrita em Portugal de 882 a 1172 (aspectos técnicos e culturais)*, Coimbra, 1988, p. 134).

(14) En recourant à nouveau au fonds documentai cité à la note antérieure nous pouvons affirmer que des 840 chartes mentionnées la majorité portent l'année, le mois et le jour. Année, mois, jour et jour de la semaine ne figurent que dans trois chartes (Maria José Azevedo Santos, *ob. cit.*, tableau VIU).

second, d'ordre juridico-administratif ⁽¹⁵⁾. Cette dichotomie reflète les objectifs que l'on voulait atteindre selon qu'il s'agissait d'un livre liturgique ou d'une charte de donation. Au premier la date peut, cela va de soi, faire défaut. La valeur du livre ne dépendait pas du jour, de l'année et de l'endroit où on l'avait fait. La forme, l'aspect esthétique étaient des éléments plus importants. Ils passaient au second plan dans l'élaboration d'une charte de donation ou de change. Ce qui importait surtout ici, c'était d'enregistrer le contenu afin de construire une mémoire administrative qui appelait la localisation dans le temps: généralement, les "notaires", du IX^e au XIII^e s., religieux ou non, se tenaient à cet usage. Il est difficile aujourd'hui, doublement difficile, d'accepter la non-datation de manuscrits, de chartes ou de tout autres productions de l'homme. D'un côté, parce qu'il est fondamental, étant donné la conjoncture et l'importance culturelle, sociale et religieuse de ces événements, que nous sachions en quelle année et en quel endroit un certain livre ou contrat ont été élaborés. De l'autre, parce que — à l'ère des moyens les plus sophistiqués de mesurer le temps et de localiser dans la durée et l'espace tout ce qui ce fait— il n'est pas facile d'imaginer une société sans horloges mécaniques, sans agendas, sans calendriers électroniques, sans le souci de dater.

Devant cette situation, il appartient donc au spécialiste d'attribuer, soit aux chartes, soit aux manuscrits non datés, une date critique ou approximative ⁽¹⁶⁾. Et les sources ne manquent pas. Que l'on songe au fonds des manuscrits du monastère de Santa Cruz de Coimbra qui ont d'ailleurs déjà mérité l'attention du Pr. Isaías da R. Pereira au VIII^e Colloque de ce Comité, réalisé à Madrid ⁽¹⁷⁾. Ainsi

⁽¹⁵⁾ Francisco M. Gimeno Blay, *La escritura gótica en el país valenciano después de la conquista del siglo XIII*, Valencia, 1985, p. 68.

⁽¹⁶⁾ Nous adoptons ici les concepts exposés par Pr. Avelino de Jesus da Costa, *Normas gerais de transcrição e publicação de documentos e textos medievais e modernos*, 2.^e ed., Braga, 1982, pp. 11-12. La date critique résulte de la détermination des limites entre lesquelles l'événement se réalise. On obtient ainsi un terme *a quo* et un terme *ad quem*. Exemples de date approximative: débuts du XII^es., milieu du XV^e s., autour de 1150, etc. Cf. "Diplomática et sigillographica", in *Folia Caesaraugustana*, 1, Zaragoza, 1984, pp. 25-26.

⁽¹⁷⁾ Voir article cité note 9.

qu'il l'a lui-même rappelé, des 110 mss conservés à la Bibliothèque Publique et Municipale de Porto (B.P.M.P.) et écrits entre le XII^e et le XV^e s., il n'y en a que douze à être datés (18). A plusieurs d'entre eux le Pr. Antonio Cruz a attribué des dates approximatives (19) qui, comme nous le savons, sont toujours vagues: fin du IX^e s., milieu du XI^e, début du X^e.

Nous prendrons comme base deux manuscrits wisigothiques (20) non datés de cet ensemble en essayant d'attribuer une date à chacun d'eux. On nous demandera: avec quels critères? Tous les auteurs s'accordent à considérer qu'un manuscrit doit être daté à partir d'autres qui le sont déjà. C'est la méthode statistico-comparative qu'a proposée, en 1981, le Pr. Anscari Mundô. Toutefois, ce procédé présuppose, entre autres éléments, une masse abondante de manuscrits datés autorisant une véritable étude comparative (21). Dans le cas du monastère de Santa Cruz, cette condition n'est pas remplie. Il nous faudra donc recourir aux chartes écrites en caractères wisigothiques au Portugal, entre 882 et 1172, grâce auxquelles nous étudions l'évolution de cette graphie jusqu'à sa disparition, ainsi que l'introduction consécutive de la nouvelle écriture: la Caroline (22).

(18) Isaías da Rosa Pereira, "L'écriture et la décoration de quelques mss du XIPet XIII^e siècles provenant du monastère de Santa Cruz de Coimbra", *ibidem*.

(19) L'éminent paléographe a consacré à l'étude du *scriptorium* du monastère de Santa Cruz de Coimbra sa thèse de doctorat intitulée *Santa Cruz de Coimbra na Cultura Portuguesa da Idade Média*, Porto, 1964.

(20) Ils sont partiellement écrits en écriture wisigothique de transition vers la Caroline. Le ms 469 utilise ce caractère presque jusqu'à la fin de la 17^e ligne de la 1^e colonne du feuillet 41; à partir de là, il est écrit en caractères français. Le ms 837, au contraire, est écrit en caractères français feuillet 95 et à partir du 96 jusqu'à la fin (fl. 136 v.) il emploie les caractères wisigothiques de transition.

(21) Cette méthode consiste à appliquer deux principes: 1. La comparaison doit être faite avec des mss datés et, si possible, bien localisés. Dans les pays et durant les époques où l'écriture documentaire coïncide avec la librairie on peut aussi faire la comparaison avec des chartes bien datées et localisées. 2. Les mss comparés doivent être homogènes: du même milieu culturel, de la même région et doivent être écrits selon le même type d'écriture que le ms à dater. Pour plus de détails voir Anscari M. Mundô, "Méthode comparative statistique pour la datation des manuscrits non datés", in *Paléographie, 1981*, München, 1982, pp. 53-58.

(22) Ce travail constitue notre thèse de doctorat, *Da visigótica à Carolina—a escrita em Portugal de 882 a 1172*.

Le premier manuscrit que nous analyserons est le ms 469 (BMP - Santa Cruz, 30) C³). Nous nous occuperons de la première partie du manuscrit, c'est-à-dire jusqu'à la ligne 17 (incomplète) de la première colonne de la fl. 41, parce qu'elle est écrite en wisigothique de transition et a été exécutée à une date qui ne coïncide pas de manière certaine avec celle qui apparaît à la fin du manuscrit. Dans ce colophon se trouve écrit le nom du copiste, *Fernandus Garsie*, chanoine du monastère, et la date d'achèvement du ms 1191, janvier, 18. Antonio Cruz et, plus récemment, Manuel C. Díaz y Díaz, ont reconnu entre la main wisigothique et celle de *Fernandus Garsie* une autre main, ce qui nous permet de conclure que le manuscrit a été copié en trois temps et par trois mains (24).

La première main, la seule qui va nous intéresser, a utilisé une plume biseautée à gauche, ce qui a entraîné — bien que ceci soit moins accentué que dans la gothique libraire—quelque fracture en diverses lettres. Les caractéristiques générales de l'écriture utilisée correspondent parfaitement à la typologie de la wisigothique de transition vers la Caroline. Ainsi voit-on utilisées, à un degré variable, des lettres et des abréviations soit de l'une soit de l'autre graphie (grav. I). Quant aux caractères isolés, nous pouvons affirmer que les formes wisigothiques y prédominent. Nous trouvons le a ; le « ; le Cj ; le , pour ne mentionner que les lettres les plus typiques. Le A et r font exception; le c apparaît déjà avec une plus grande fréquence.

Les fusions de lettres sont fréquentes. Nous détachons

[23] Ce manuscrit contient jusqu'à la fl. 113 *XHistoire Ecclésiastique de Eusebio* dans la version de Rufino; de la fl. 113v. à la fl. 138v. „|z*Liber Sancti Isidorijunioris adversus hebreos editus*; de la fl. 138v. à la fl. 140 des textes sur les pouvoirs et les vertus des moines; la fl. 140 contient le colophon et diverses notes (Manuel C. Díaz y Díaz, *Códices visigóticos en la Monarquía Leonesa*, pp. 435-436). Quoique de manière beaucoup moins détaillée, Antonio Cruz y fait également référence (*Santa Cruz de Coimbra...*, pp. 102-103 et 125-126).

(*4) Voir les ouvrages cités à la note antérieure. Le Pr. Isaiás da R. Pereira dans l'article déjà mentionné ("L'écriture et la décoration de quelques mss du XII^e et XIII^e siècles provenant du monastère de Santa Cruz de Coimbra") ne distingue, pour ce ms que deux mains—une qui écrit en wisigothique de transition et l'autre en Caroline (*ibidem*, p. 204).

bien celles formées par des lettres typiquement wisigothiques comme: *dri*, *dp*, *au*, *tjt*, *aj*; le *ft*, caractéristique de l'écriture française, est rarissime. Il faut encore évoquer la présence de lettres liées comme: & (fis. 2, 34).

Quant au système brachygraphique la situation change. Le système d'abréviation, de caractéristiques wisigothiques, est pour ainsi dire absent. Ce qui domine, c'est l'utilisation d'abréviations par lettre susdite, y compris sur des lettres de tracé wisigothique comme le *cCet* le *cj*, représentant pour ainsi dire l'association du "vieux" et du "nouveau". Très abondants encore sont les signes spéciaux de valeur absolue: $\zeta = ur$; $= er$; $if\sim = um$; ou de valeur relative: $tt = us$ ou ue , tout comme les modifications littérales de la consonne *p*: $p = pre$, $y\grave{=} = per$; $= pro$. Les éléments signalés sont communs aux chartes provenant du monastère de Santa Cruz de Coimbra et écrites également en wisigothique de transition, entre 1131 ⁽²⁵⁾ (date de la plus ancienne charte écrite dans cette graphie par un chanoine de Santa Cruz) et 1154 (date du plus ancien témoignage dont nous disposons de cette écriture). Nous constatons en effet que l'écriture wisigothique de transition fut utilisée au monastère de Santa Cruz durant 23 ans en coexistence, dès le début, avec la Caroline, la carolino-gothique, la gothique et même, plus tardivement, avec la minuscule diplomatique (voir tableau).

Monastère de Santa Cruz de Coimbra
(1131-1154)

Date	Écriture					Total	%			
	Wis. de transition	Caroline	Carolino-gothique	Gothique	Minuscule dipl.		Wis. de transition	Carol. et carol.-got.	Gothique	Minuscule dipl.
1130-39	16	7	6	5		34	47.0%	38.2%	14.7%	
1140-49	9	10	25	7		51	17.6%	68.6%	13.7%	
1150-59	1	4	37	8	3	53	1.8%	77.3%	15.0%	5.6%
Total	26 (18.8%)	21 (15.2%)	68 (49.2%)	20 (14.4%)	3 (2.1%)	138	18.8%	64.4%	14.4%	2.1%

C²⁵) Bien que l'on estime que la vie en communauté n'a commencé qu'au début de l'année 1132, nous considérons ce document comme le premier exemplaire de wisigothique de transition provenant de Santa Cruz, parce qu'il est écrit par *Johannes presbiter*, qui écrira de nombreux actes à partir de 1132.

Il convient cependant de souligner que l'abandon de l'écriture wisigothique de transition, au monastère de Santa Cruz de Coimbra, survient dix-huit années avant son extinction définitive au Portugal (1172). Ainsi, quelle chronologie évoquer pour la première partie du manuscrit mentionné plus haut? En admettant que l'écriture documentaire de Santa Cruz, en particulier, et celle du Portugal en général, à cette époque, peut coïncider avec la librairie, nous pourrions considérer que la première partie du manuscrit 469 de Santa Cruz fut écrite avant 1154 ou entre cette date et 1172. S'il en est ainsi, nous obtiendrions un intervalle de près de 20 années au minimum entre le commencement du manuscrit et son achèvement, dont la date nous est connue (1191) ⁽²⁶⁾. Cet aspect va, d'ailleurs, à la rencontre de l'opinion du Pr. Manuel C. Díaz y Díaz selon laquelle les trois mains opèrent successivement et, peut-être, avec de longues pauses ⁽²⁷⁾.

S'il existait davantage de manuscrits wisigothiques, datés du XII^e s., en provenance de Santa Cruz ou d'un autre *scriptorium* du Portugal, tout serait plus simple ⁽²⁸⁾. Devant cette pénurie des sources nous devons risquer des hypothèses. Nous pouvons en effet accepter l'idée, bien que cela semble un peu étrange, d'une diachronie de la présence de l'écriture wisigothique au Portugal, dans les chartes et dans les livres. Un peu étrange, et nous pensons maintenant au cas concret du *scriptorium* de Santa Cruz. *Scriptorium* qui au moment où il commence son activité trouve déjà l'écriture wisigothique à une phase avancée de transition vers la nouvelle graphie. Nouvelle graphie qui coexiste avec des formes

^{C26)} Antonio Cruz s'est approché de cette conclusion en affirmant que plusieurs dizaines d'années séparent le travail du premier de celui du dernier copiste (*Santa Cruz de Coimbra*. p p . 102-103).

¹²⁷⁾ *Codices Visigóticos en la Monarquía Leonesa*, pp. 437-438.

¹²⁸⁾ Même ainsi l'utilisation des manuscrits datés peut ne pas être procédé excluant totalement les choix. Par exemple, dans quelle mesure les mss datés sont-ils représentatifs de la totalité des manuscrits produits à une époque et dans un lieu donnés? (J. H. P. Gumbert, "Conclusions codicologiques et sociologiques à tirer des catalogues des manuscrits datés", in *Revue Suisse d'Histoire*, vol. 31, Basel, 1981, p. 69).

wisigothiques depuis 1108 et qui aura à Coimbra, à la Cathédrale, son principal centre d'implantation. C'est de là que provient le plus ancien témoignage de l'usage de l'écriture Caroline, consistant en une signature autographe de l'évêque de Coimbra, D. Maurício, apposée à une charte, en wisigothique de transition, de 1103, Janvier, 24 (T. T. - Cathédrale de Coimbra, m. 2, doc. 11 ⁽²⁹⁾). En provient aussi, comme on peut s'y attendre, la plus ancienne charte écrite selon la nouvelle graphie et datée de 1108, Décembre, 22 (T. T. - Cathédrale de Coimbra, m. 2, doc. 43). C'est de là, enfin, que se voit expulsée pour toujours, en 1137, l'écriture wisigothique, faisant de la Cathédrale de Coimbra le premier *scriptorium* portugais où Ion signale un tel événement ⁽³⁰⁾. Il est aisé, en effet, d'imaginer l'ambiance de progrès graphique qui se respirait alors à Coimbra et à laquelle Santa Cruz, au moins, au niveau de l'écriture documentaire, avait participé ⁽³¹⁾. La même chose, n'a-t-elle pas pu se produire dans le domaine libraire?

Passons au ms 837 (B.P.M.P. — Santa Cruz, 51) ⁽³²⁾. Il se distingue d'emblée sous deux aspects du précédent. Il est dépourvu de toute donnée chronologique et se trouve d'abord écrit en caractères français jusqu'à la fl. 95, en 95v. il a été laissé en blanc, et à partir de la fl. 96, jusqu'à la fin (fl. 136 v.), il est, à l'exception d'une

⁽²⁹⁾ Maria José Azevedo Santos, *Da visigótica à Carolina...*, p. 175. Rappelons, toutefois, que D. Maurício était d'origine française, de là vient que le caractère qu' il utilisait était naturellement la Caroline.

⁽³⁰⁾ *Ibidem*, pp. 278-279.

⁽³¹⁾ Rappelons, par exemple, qu'en 1136 le prieur de Santa Cruz de Coimbra, D. Teotónio, pour mieux connaître l'organisation des chanoines réguliers de Saint Augustin, envoya des émissaires à Saint-Ruf d'Avignon d'où parvinrent divers codex, naturellement écrits en caractères français (P. Avelino de Jesus da Costa, "Coimbra— centro de atracção e de irradiação de códices e de documentos, dentro da Península, nos sécs. XI e XII", tiré-à-part du vol. IV des *Acto das II Jornadas Luso-Espanholas de História Medieval*, Porto, 1990, pp. 16-17). Ajoutons encore qu'en 1155 commence, par la main d'un chanoine, l'organisation du principal cartulaire du monastère. Il est écrit en bonne graphie française et contient, parmi chartes de donation, achat ou échange, plus de deux centaines de copies (*Livro Santo de Santa Cruz—cartulário do séc. XII*, éd. préparée par Leontina Ventura; transcriptions de Leontina Ventura et Ana Santiago Faria, Coimbra, 1990).

⁽³²⁾ Contient intégralement le *Sancti Ambrosii Tractatus de psalmo CXVIII* (Manuel C. Díaz y Díaz, *Codices visigóticos en la Monarquía Leonesa.*, p. 436).

petite phrase à laquelle nous ferons référence, tracé en wisigothique de transition et ceci prouve bien la coexistence des deux écritures, au monastère de Santa Cruz. A l'instar du Pr. Díaz y Díaz, et quant à la part wisigothique, nous distinguons quatre copistes—bien que sa distribution du travail ne coïncide pas avec la nôtre (33).

Appelons-les A, B, C, D. Le premier nous semble être le copiste le plus exigeant. Il confère au texte qu'il écrit une admirable régularité suscitant un bel effet esthétique C⁴) (grav. II). Alternant avec la main A nous avons la B. Elle écrit 43 feuilles (35) et nous en repérons quatre (96 v., 97,98 v., 99) où nous soupçonnons les deux mains de s'être croisées (36). La main B est grossière. Différant en tout de la précédente. Le tracé des lettres est très irrégulier et l'aspect général manque de finesse et de soin. Le matériau-support lui-même qui lui a été échu ne l'a guère aidé. En plusieurs endroits, étant peu épais, il a laissé l'encre pénétrer jusqu'au verso. Même ainsi, elle n'a pas résolu le problème d'une manière fort délicate: elle n'a pas écrit dans ces espaces et les a remplis avec des lignes tracées grossièrement (grav. III). La main C écrit en carolino-gothique, exclusivement, un peu plus de deux lignes de la fl. 104 (37). Enfin, la main D est présente de la ligne 29 jusqu'au début de la 31 de la

(33) Pour le Pr. Díaz y Díaz, les fis. 96-104 sont l'oeuvre de la première; les fis. 104-122 + 127v-128, de la deuxième; les fis. 122v.-127 + 128v.-129, de la troisième; les fis. 129-136v, de la quatrième (*Codices visigóticos en la Monarquía Leonesa*, p. 437, note 307).

(34) Ainsi que l'a également reconnu Manuel C. Díaz y Díaz (*Codices visigóticos en la Monarquía Leonesa*, p. 437). La main A a écrit les feuillets: 96,97v., 98,99v., 100,101, 101 v., 102,103v., 104 (+C), 105v., 106,107v., 108,109v., 110, 111v, 112,113v., 114, 115 v., 116,117v., 118,119,119v., 120,121,121v., 122,123v., 124,125v., 126,127v. et 128.

(35) La main B écrit: 100v., 102v., 103,104v., 105 (+D), 106 v., 107,108v., 109,110v., 111,112v., 113,114v., 115,116v., 117,118v., 120v., 122v., 123,124v., 125,126v., 127 et de la 128v. à la 136v.

(36) Ce cas n'est pas rare. Cf., par exemple, Manuel C. Díaz y Díaz, *Libros y librerías en la Rioja Altomedieval*, Logroño, 1979, p. 44.

(37) "Corrigat conscientiam peccatoris non exurit ut perdat hic ignis ebetare hic ignis extinguere materialium serva flammaram consuevit incendia Denique hebrei hoc igne succensi fornacis ardentis vapore nec timere". Il est à noter cependant que le g du premier mot est wisigothique.

fl. 105 et écrit en wisigothique de transition. Nous avons donc affaire en pratique à deux mains, car l'intervention des autres reste ponctuelle (38).

Nous avons appliqué ici ce que nous écrivions pour l'autre manuscrit en relation aux lettres isolées et en partie aux abréviations. Ceci parce que, — en plus d'avoir inventorié toutes les formes abrégatives du ms 469, nous trouvons l'utilisation intensive de quelques autres formes, typiquement carolines, et qui n'apparaissent pas sur l'autre ms. Ce sont les suivantes: =

f) = *sed*, = *quia*, *n* = et, JJ = etiam.

Prenant en compte les aspects paléographiques et l'utilisation de l'écriture wisigothique de transition et de la Caroline au monastère de Santa Cruz, nous sommes conduite à admettre que le ms 837 a pu être écrit entre 1139 et 1154 ou entre 1139-1172. Le terme *a quo* se justifie dans la mesure où nous possédons, de cette année-là, le ms 23 de Santa Cruz avec lequel la main A du ms 837 présente de sensibles analogies (39). Les termes *ad quem*, comme nous l'avons déjà vu, nous renvoient dans le premier cas à l'abandon de l'écriture documentaire dans le *scriptorium* en question et dans le second cas au même événement mais cette fois au Portugal, en général.

Nous nous sommes exclusivement servie pour notre exercice critique de données paléographiques. On en a déjà souvent fait remarquer les limitations et nous les connaissons bien (40). Cepen-

(38) Le Pr. Díaz y Díaz, bien qu'il n'ait pas distribué le travail entre les diverses mains comme nous l'avons fait, écrit d'ailleurs: "Aunque algunas de las variantes quizás podrían atribuirse a cambios de pluma y momento, queda fuera de toda duda que por lo menos intervienen dos escribas en el trabajo" (*Códices visigóticos en la Monarquía Leonesa*, p. 437, note 307).

(39) Le Pr. Díaz y Díaz va jusqu'à émettre l'hypothèse qu'il s'agirait de la même main ou, en tout cas, d'une main très semblable (*Códices visigóticos en la Monarquía Leonesa*, p. 437). Le ms 23 (BPMP - Santa Cruz, 4) est un très bel exemplaire de manuscrit en wisigothique de transition et est daté de 1139, Octobre 26. Antonio Cruz, *ob. cit.*, pp. 122-125, et Manuel C. Díaz y Díaz, *ob. cit.*, pp. 338-340, en font la description détaillée. Isaías da Rosa Pereira, "art. cit.", p. 204, y fait aussi allusion.

(40) Santos García Larragueta, "Consideraciones sobre la datación de códices en escritura visigótica", in *Actas del Coloquio del Comité Internacional de Paleografía Latina*, pp. 51-58.

dant, nous sommes convaincue du caractère scientifique de nos analyses. Que l'on veuille bien se souvenir que nous nous sommes appuyée sur une profonde étude de l'écriture documentaire portugaise du XII^e siècle. Nous souhaitons maintenant que des spécialistes d'autres domaines comme la philologie, la codicologie et l'histoire culturelle, entre autres, contribuent avec leur savoir à confirmer ou à infirmer les résultats auxquels nous sommes arrivée par la voie de l'histoire de l'écriture.

MARIA JOSÉ AZEVEDO SANTOS

ergo nōr studo missi sunt pphē mōanū
 ac multiq; et quis eoz unūq; p̄dicationē
 p̄missus ē. Lucus aut occisus ē. ut q̄s eozum
 p̄ anē dñi cōtra ē cōtinuē seq̄r et p̄ridē
 sciant. Lucus aut instruoq; uoꝝ flā
 gellus ē ut q̄s lupidus ē. Cum immo
 cōcōcipio arduus. quod finā uitae
 sc̄p̄lo iude arduus accepit. Dicun-
 tur aut. sp̄s dāmonē quo inspirubia
 uolūtatē diuꝝ q̄s ap̄tū uicium ludo
 finisse. Illū ū admirabilē uelut p̄phe-
 cie ip̄sō p̄mo gāuam. cōdōcōm iūc.
 arduus quodam ap̄e usum sibi ēē ulā
 in celos uolūmū cōcredidisse sp̄s q̄uis
 quo euctus in celsum cōtēdē ucaus
 ad arū finā uitae cōtra p̄ssimo cōm-
 nasse. Sed hoc ip̄s dēmon cōno. cōtēdō
 dō ac mulierib; ita cōtēdō negatē tam
 a plurimū affirmat. Ad tū iūc negantē
 et affirmantē nos rei fidē relinquit
 in medio. Item post aliquā subiungit
 hec. Sed tūc q̄ probatissimū b̄tissimū
 uim. qui per idē tempus fuerit cōb.
 dehumana. et uuln de ap̄ama. ad gr̄
 sico ibere sp̄m qui loq̄batur iūma.
 villa. uulnē cōtēdōnem obdū-
 re of eozū. recludere uocem falsi
 et nati sp̄s. Quod ita factum est.
 Et iterum. Quo arguent falsam fuisse
 mōanū prophetiam. que bella quā
 plurima minime p̄derat. Insuper
 uerit. Et quomodo non emenda-
 cium. euidenter arguit. Tredēcū m̄n-
 q; tam cōtēdō annū. usq; ad presē-
 tem diē ex quo mortua est ista
 mulier. in usq; quam p̄missus ad priuāt.
 uel plūlice bellū aliquōd exortū
 ē. Sed xp̄ianū per dei misericordiā
 p̄uigil. et firma perditat. Sed in
 tercio libro debū quis iactabat
 quod multa martires ex quorū cōm
 exatigē. hec dicit. Cum inquit in
 omib; que supra diximus. conuicti
 nichil rēpōdit potuerunt. ad mirari
 confugunt dicentes. multos se habere
 martires. hoc ēē indiciū. quod uer-
 sit ap̄tū ip̄s prophetiū sp̄s.

Quid ergo. quia multa talū heretici
 plurimos martires habet. Idē ad quē-
 centūm est eis quod ueritas apud
 ip̄s sit. Nam priū qui dicuntē marti-
 omite. habent plures martires. Sed
 que esse poterit apud eos martiri
 ueritas. ubi xp̄i ueritas non est.
 Et post aliquantū. iterum subiungit.
 Denique ait. Sē martires qui prouert
 fidem martirum dicunt quā de
 celestia procedentes ad passionem dū cū-
 tur. si quis forte inuenit fuerit cum
 eis de celsi. frigit. se cernunt se ab eis.
 respiciunt eorum societatem. Nec ullo
 genere quā iam martiri palmam
 teneant. sp̄s mōanū et imaginū.
 ad quiescendum putant. Sicut et nūc
 temporibus apud ap̄ama que est
 supra menandrum postea cōtēdō sc̄m.
 aguo. alexandri qui de eumeria.
 martires exatigē. In eodē autē
 tempore. meminit et uulnē d̄tēp̄-
 coris. tanquam qui t̄p̄tē librum ad uulnē
 cōtēdō. supra dictū scriberet. Deniq;
 inserit ex ei dicit. suo operi hec uerba.
 Neque em̄ credendum est inquit in ex-
 cessu mentis. id est per amēciam pro-
 phetari. quod est proprie p̄tudo prophē-
 tarum. ubi em̄ quā am̄nē eficit. uita
 rectiq; ēē non potest. tenat. Quisime
 dubio in eum sumunt ex imperitia.
 ad finem uero. Jētioluntē amēcia.
 Sē supra dixim. Hoc autē in neq; in
 ueteri testamento quēquam. neq;
 in nouo per dei sp̄m exatigē prophē-
 tiam potuerit dēmonstrare. quā neq;
 agabus. ne que uulnē. neque uulnē.
 ne que quattuor filie philipi.
 neque damna. que in philia d̄tēp̄-
 ecclē prophētauit. ne que quadratus.
 neque alius quis quā cernunt ip̄sō.
 hoc modo d̄tēp̄tē prophētauit. Et post
 pauca. iterū subiungit dicit. Sic enim
 post quadratū. et damna. filia d̄tēp̄-
 ut autē mulieres iste mōtanū. succē-
 serit in prophētiam gratiam. t̄tē
 confirmabat unū iūc ecclē d̄tēp̄-
 f.

gran quate uaq; & cludete non queua curi auat. ca flumina eu selurui
 am pescaui nulla cōcludāir. Cum q̄ cunatu ecclie q̄ru. amatu nos deuo
 agnus premia mutata: preuatiuuis oriatat solam: occūmū udei ziais. uize
 quū dicat. ecce uisum. Vult se preuatiū sol iusticie: ca ua preuatiū xp̄p̄caur.
 Audi quē admodum xp̄p̄caur. ca cupitua preuatiū. Dicis un glo p̄gumi ecclie.
 Ac q̄ p̄uatiū quē: ceatūm uatiū tibi. Dic & un glo luodicie. Emulure q̄. ca
 p̄uatiū quē uge. Ecce factū adiunū. ca pulso: ca si quis uidiū fia uocē mām. &
 ap̄ta iunū: inarūbo udeum. Poatua in arūre. Datisq; nā resurgatē cū
 cum corpore. ulla clausuram uuluarum repugulu reatūte poatūna.
 subia se apticū p̄uatiū bilibus. in prouisus effatua. Sed scidua deu agnis
 au: desidua exp̄ri. Ap̄los iam probuatiū habetua: uia forte in p̄secu
 agone preuatiū. Vbi ar unquillatū est: preuatiū cupia. Preuatiū ceat hūc
 quē uides solē. Surge qui dōrmis: ca p̄urte amōrtis: uia illu
 coseua tibi xp̄p̄. Si hunc solem preuatiū is: unat quū isare surquar.

aspicias xp̄m illuminatē. Ip̄s prius in au cordis illucescia ur̄tano
 ip̄s tibi dicat. de nocat uigilia adae sp̄s m̄s. mutauit lumāi
 splā dēre am̄poribus nocauris fucia. simedatū uatū dei. Dum at̄
 mediatū. lux est. ca uidiū lucāi nō am̄poris si q̄re. ca dicit. q: lux p̄p̄caur
 au. Cum uim̄ mediatū uatū diuina. dies inuatiū: ca cum q̄ru
 cum opus orandi. uaq; p̄fullat. deleatū uatū auim̄ m̄atū: uat dicit ad
 dñm̄ ih̄m. Exiaur in uatū ca uespe deleatū uatū. De uatū moysē. mu
 q̄sato usus ip̄s iudeoy: coarū in iusticiis suis qui ad hoc munus ele
 asuna. nocabus ac diebus sine ulla cessagone recatū se scriptaurus di
 uinus. ca si q̄d aliud sciorē inatō quū q̄s. nescia nisi scrip̄aure diuine
 sc̄re resulatē. Vucua illic sc̄mo deselo: solu illic scrip̄aurū cōaxiā:
 singuloy sibi p̄uicos orū succedū: nequando suat ille sonus m̄undu
 ay celestium ficit. Ca auxpiūne dōrmis. cui magis est xp̄s:
 ca non uatere nis ne deat dicat. ip̄s uatū bilibus me honorua.
 Iudeus ut lubis. au uatū nē lubis. Illius qui ut lubis honorua cor
 longē est adeo. quom̄ poatū cor auim̄ prope at. qui i lubis non
 honorus. Quam diu somnus quam diu at sc̄tura atāia: quā diu
 sollicitudines istius uat. quā diu atēru. Diuide sulatē deo. r̄selo.
 am̄porū au. ut quādo non pot̄ uatē in publico quē suna istius
 mundi. ca atēbre p̄hibat nocat: deo uucua. in dulce oruatiōib̄.
 ca ne dōrmis sc̄s p̄fullat. somnū auim̄. bonū fraude fruūduat.

quoniam dicitur curia est. Rursum ergo dauid peccata gressus suos. — dirigit scdm
 uerbum dei. uerba sunt et ipsi speciosi. et non dicitur. — et iniquitas
 quam iure peccata. Sciebatur enim et abrahim. — gressus suos.
 scdm precepta dñi dirigat. et ad peccata speciose. —
 uxoris pudore accipiam. s; non confusus? et unicus immolatione filii
 postulat. puaric matris peccat. lucrauam. — s; coronat. se q;
 furor suul. incesat ammon. absolon parricidio. iniquitatis improbe
 ferulibus accipiamonib; appat. hoc solo cuius? quod dirigit gressus
 suos scdm peccata dñi. apud non recessa affecit. in aru se ge-
 mat crimari incesat. use relegunt odium parricide. filius m; absolon.
 filius m; absolon. Quis dubia in morat proat. Aremor nuatue pie-
 cas; offatse in memor. de quo unat quatuor. Pus ne uiua. Et
 fortasse quatuor sit. q; ruone unat pugum dixit. post acu
 filium nuatue. cur no inuatoq; unat pugum dixit. unat filium. Si-
 uiuat. pus erua. quiu parricidio peccatua puarem. Non q; piatuis
 nomat accipe debetua. s; infirmiatua. Ideoq; uir iust. quod reli-
 quonit fuit auatua. qd infirmiatua aspia. Ubi uero est moratus.
 apud pium puat. pafone crimari defecta? nuatue nomen remisit.
 sequitur. Libari me ucalumnia hominum. et curat diam mun-
 duatui auu. Non unu qatus est. nre afflictionit. est & accipiam;
 est & calumnia. —
 Sed accipiam; leuio. culum. — in. — . au. — . nia grauio.
 Siquidem accipiam; peccata eere. — . calumnia. calum-
 nia in se & accipiam; ne habet. — . Et ex humana acc-
 cuago. quam ferre possumus. Calumnia uia. grauio est. Et ideo
 dñs que sunt grauio suscipia. et calumnia appat. silerquam
 decuria triumphale. Calumnia uim eo grauio e. quia non
 solum falsu coponia? uerum i que pie gestu sunt decolorua.
 ueroseph non solum aduacrii obis q; ne accipiam; est. et inci-
 camat; pugulil illeobre? uerum i accipiam; calumnia. coponia
 rquod ipse aduacrium dñe sue inferre uoluisse? comprehensiq; in-
 gucta uerue. ne fruidis iudicium. uerq; insigne criminis accat.
 cum uerq; uniatum idco fugiens dereliquit. uer luquo uim
 inferat. et natus illeobre uras euatue. Ipse dauid scise-
 rua. quod amebua. Quib; am suul. regis calumnia. laboruit.